

## Algérie, 14 – 17 avril 2016

Longuement préparé, tant attendu, le pèlerinage des familles de nos 7 frères et de quelques membres de l'Ordre s'est donc déroulé durant ces 3 jours. Je ne peux commencer cette chronique sans un « Merci en-visagé » au Père Jean-Marie Lassausse, le grand artisan de l'organisation de ce pèlerinage et qui fut un hôte attentif, passionné et passionnant.

La majeure partie des pèlerins ont rejoint Alger le jeudi 14 avril au gré des avions qui assurent la liaison avec Paris. Certains durent ensuite se débrouiller pour rejoindre la Maison Diocésaine à Alger, d'autres, plus chanceux, dont je faisais partie, avaient un chauffeur de taxi qui les attendait. J'étais le dernier d'un groupe qui arrivait sur 3 vols différents mais je fus finalement le premier à atterrir à Alger et à attendre que tous soient là. Nous avons fait la route qui sépare l'aéroport de la maison diocésaine à la tombée du jour, j'ai tout de suite été saisi par le développement d'Alger que je n'avais pas revu depuis 1998. Beaucoup de constructions, une ville en expansion avec de grandes tours de bureau et d'habitation, les bords de la Grande Bleue ont été aménagés en espace de promenade et de jeux, mais aussi toujours ces quartiers pauvres et inchangés où la parabole télé règne en maître !

Dès notre arrivée à la maison diocésaine nous sommes accueillis par monseigneur Teissier qui nous accompagner tout au long de ces trois jours, une présence dense pour cette mémoire, une présence vivante et toute orientée vers la spécificité de l'Église d'Algérie. Ce sont désormais des sœurs italiennes qui s'occupent de la maison, cette dernière étant en plein chantier de rénovation. Je ne vais pas faire la liste des pèlerins, ni de leur liste d'horaire d'arrivée ! Il y a des membres de la famille de frère Christian, de frère Luc, de frère Michel, de Frère Bruno et de frère Paul. Un groupe qui va de 16 à 80 ans, c'est beau de voir les jeunes générations s'intéresser à la mémoire des frères et avoir le désir de la faire vivre. Sont présents aussi 3 abbés de l'Ordre ainsi que Dom Eamon, notre abbé général, et un moine bénédictin d'un monastère de Grande Bretagne. Pas de glace à rompre, tout ce petit monde se connaît déjà en partie et notre groupe vivra dans une proximité joyeuse et une fraternité réelle durant ce séjour.

À peine descendu du taxi, on me fait savoir que je suis attendu à Tibhirine le soir même avec deux autres personnes. Un rapide conciliabule nous fait préférer rester avec tous et ne pas faire la route de nuit. Père Jan, un Père Blanc hollandais, vivant en Algérie depuis quelques dizaines d'années, sera notre « pilote », étant chargé des transports de la troupe ! Rendez-vous est pris pour le départ le lendemain matin, chacun profitant de la soirée pour faire connaissance, discuter, partager...

Vendredi matin, tout le monde est à l'heure pour le départ, y compris notre escorte qui, à ce moment-là, n'est composée que de deux voitures de police. Nous plongeons dans la circulation d'Alger, puis nous nous engageons sur l'autoroute qui

rejoint Blida, dans la Mitidja (la plaine qui sépare Alger des montagnes de l'Atlas). À Blida, nous changeons d'escorte, toujours deux voitures de police, plus grosses que les précédentes. La traversée des gorges de la Chiffa, qui séparent Blida de Médéa, est toujours aussi impressionnante tant la nature est belle et ces gorges parfois escarpées, regorgeant de sources d'eau. Elles étaient, durant les années noires du terrorisme des années 90, un haut lieu des maquis islamistes. Aujourd'hui, des entreprises chinoises sont à pied d'œuvre pour construire une autoroute au milieu des gorges, le chantier est colossal et, semble-t-il, assez peu écologique. Cela n'a pas l'air d'effrayer les quelques singes babouins qui vivent par là et que les automobilistes nourrissent bien volontiers !

Le père Jan, puis monseigneur Teissier, nous entretiennent, durant le voyage, de l'actualité de la vie de l'Église d'Algérie et nous rappellent, quand nous passons devant, différents lieux liés à l'histoire de Tibhirine. Quand nous entrons dans les faubourgs de Médéa, notre escorte devient subitement très bruyante, sirène hurlante et gyrophare en action. Nous traversons toute la ville dont chaque rue est bloquée par la police à notre passage, avec force sifflets et sirènes... pour la discrétion, il faudra repasser ! Nous longeons la grande mosquée de Médéa, dont l'esplanade est pleine de monde en ce vendredi matin, jour de la grande prière. Evidemment, les regards se tournent vers notre bus mais il n'y a aucune espèce de manifestation négative ou positive. Il est probable que tous savent où nous allons !!! L'escorte se fait plus nombreuse au fur et à mesure que nous approchons du monastère et la présence policière est aussi bien visible ! Enfin, sous un beau soleil de printemps, nous arrivons au monastère où le père Jean-Marie nous accueille. Quelques mots sur lui : prêtre de la Mission de France, ingénieur agronome, il vit à Tibhirine depuis maintenant 15 ans, assurant la continuité de la vie du monastère, portant contre vents et marée la pérennité du lieu. Une vie rude et austère dans ces montagnes rurales de l'Atlas. Il est, depuis deux ans, épaulé par un laïc cistercien de Scourmont (Belgique) qui s'occupe de l'accueil. Et puis, je retrouve, dix-huit ans après, Youssef et Sami, les deux algériens qui travaillent à l'exploitation agricole du monastère depuis plus de vingt ans. Je parlais d'accueil juste avant, car Tibhirine, s'il est pour nous lieu de mémoire et de sainteté, reçoit de très nombreux visiteurs, à 90% musulmans. Ils y viennent pour des motifs divers, pour visiter le lieu, prier sur la tombe de frère Luc ou simplement pour profiter du jardin. Mais ils sont toujours informés de ce qui s'est vécu du temps des frères.

Il n'y a pas d'excitation particulière au moment de notre arrivée, probablement quelque chose de contenu en chacun, discrétion tout en respect des autres. Peu après notre arrivée, nouvelle sirènes de police... le wali (préfet) de Médéa arrive à son tour, accompagné de cinq ou six officiels. Il a tenu à répondre à l'invitation de Jean-Marie pour se joindre à nous ce matin. Pendant que les uns et les autres sont déjà partis à « l'assaut » du monastère pour visiter ou se ré-imprégner des lieux, un café est servi au réfectoire pour le wali et ses ouailles. Jean-Marie et monseigneur Teissier nous présente individuellement et je remarque que le wali a un mot pour chacun avec

affabilité et retenue. Quand il s'approche de moi, monseigneur Teissier lui explique qui je suis et le travail de la postulation. Le wali me regarde, il me serre la main et me dit : « merci pour ce que vous faites » ! J'ai du mal à saisir si c'est sincère ou sagement diplomatique !!! Mais j'ai envie de pencher pour la première hypothèse, sans naïveté. Comme cet homme fit tout sa scolarité chez les Pères Blancs, il a une réelle proximité et, oserais-je dire, une certaine bienveillance à l'égard de l'Église.

Nous réunissons tout le petit « troupeau » des pèlerins et nous dirigeons vers le cimetière. Je suis frappé d'emblée par la beauté du lieu si magnifiquement entretenu... le jardin est accueillant, fleuri, silencieux. Nous arrivons devant les tombes de nos frères, le silence se fait naturellement. Sur chacune des tombes ont été disposées des palmes, signe simple et éloquent, réservé aux martyrs chrétiens. C'est simple, tout comme les tombes faites d'un monticule de terre, mais tellement signifiant. Puis Jean-Marie conduit une prière faite d'une méditation, de chants d'intercession et se conclue par la lecture à deux voix du testament de frère Christian et le « Notre Père ». Il nous rappelle que nous sommes là pour faire mémoire de ces 7 vies données de nos frères, pour honorer leur fidélité à cette terre et à ce peuple, pour renouveler leur témoignage qui se poursuit, même si c'est sous un mode différent. Tout cela en communion avec ceux qui, à travers le monde, ont fait leur et diffusent « l'esprit de Tibhirine ». Nous pouvons nous demander en quoi consiste cet « esprit » beaucoup a été dit et écrit sur le sujet ; au-delà de l'aspect vie donnée, fidélité, persévérance et mort en fidélité à l'évangile, le monde d'aujourd'hui a soif de mystique et Tibhirine est un signe donné au monde de notre temps, une spiritualité qui inclut la pluralité religieuse. Et les frères sont un signe offert à l'Église pour inventer de nouveaux visages de sainteté dans le monde d'aujourd'hui.

Ce sont ensuite le wali et les quelques algériens présents qui s'avancent et prient avec les mots de leur tradition.

Me revient alors en mémoire un épisode de mon séjour algérien de 1998, épisode qui fut profondément marquant pour moi et dont je me permets de parler ici : nous étions arrivés, depuis peu, à Tibhirine un matin quand l'imam de la mosquée de Draâ Esmar, le village voisin sonna à la porte. Il avait su que des moines étaient là et il voulait parler avec nous. A l'issue de la conversation, j'avais demandé d'aller avec lui au cimetière. Nous nous étions retrouvés tous les deux devant les tombes et nous avons priés ensemble en nous tenant la main. C'est très « fleur bleue » comme souvenir, mais je vous assure que dix-huit ans après je m'en souviens comme si c'était hier ! Puis quand je lui avais demandé : « Et demain, c'est quoi Tibhirine ? », il m'avait répondu : « Demain ? C'est peut-être toi, Inch'Allah ! ». Me retrouver dans ce cimetière, après tant d'années avec le « costume » de postulateur, c'était me montrer que les frères me « poursuivent » !!! Je ne sais pas ce qu'est devenu cet imam qui était alors dans la ligne de mire des islamistes et qui voulait fuir son pays... je pense souvent à lui, dans la communion des saints. Fin des souvenirs de guerre !!!

À l'issue de cette célébration au cimetière, tout le monde regrippe vers le monastère et nous faisons une halte dans la « salle des moines » à l'extrémité des bâtiments, salle qui abrite une exposition sur les frères et un lieu de vente des produits du monastère (confitures, jus de fruits et, depuis peu, du fromage ! et je dois en oublier). Jean-Marie fait alors remarquer au wali que la statue de la Vierge qui domine le monastère du haut d'une petite montagne, est en très mauvais état. « Elle fait autant partie du patrimoine du monastère que du vôtre » lui dit-il, « il faudrait faire quelque chose ! ». « Nous allons y penser » a-t-il répondu. Pourvu qu'il dise vrai ! Une grande terrasse, à la sortie de cette salle des moines, offre une vue toujours époustouflante sur les montagnes du Tamesguida qui font face au monastère. En contemplant ce paysage, je comprends pourquoi frère Luc, le toubib, probablement fatigué, désabusé par cette guerre interminable et traversé par l'idée de partir, avait dit un jour après avoir contemplé cette merveille, « je partirai demain », ce qui voulait dire : « je ne pars pas ». Le wali parti, chacun va s'installer. Les moines logent... chez les moines, dans les cellules qu'occupaient les frères la nuit de l'enlèvement : un lit, un bureau et deux petites fenêtres. Nous nous retrouvons ensuite tous dans la chapelle pour la célébration de l'Eucharistie. Monseigneur Teissier préside et dom Armand, de Scourmont, donne l'homélie. S'ensuit un repas dans la salle du chapitre transformée en réfectoire, toujours dans un esprit fraternel et convivial. Ceux qui le souhaitent peuvent ensuite faire une visite du monastère sous la conduite de Frédéric, le laïc qui s'occupe de l'accueil. Je profite de ce temps pour montrer à quelques-uns le parcours du groupe armé la nuit de l'enlèvement. Vingt ans après, il y a, chez certain, ce besoin de voir les lieux, j'allais dire de les toucher, comme un devoir de mémoire et d'image qui accompagne chacun différemment.

Tous se retrouvent ensuite dans l'ancien scriptorium des frères transformé en petite salle de conférence, et réunis et faisant corps, nous écoutons longuement le père Jean-Marie nous parler de sa vie, de ses aventures et de ses soucis. Il est bon de l'entendre de vive voix pour mieux saisir la complexité de la situation et une certaine lassitude qui le gagne au bout de 15 années totalement données à la vie du monastère. Le point crucial, je crois pouvoir le dire ici sans trahir de secret, est celui de la sécurité imposée par les autorités. A chaque montée à Tibhirine, il faut avertir la police pour qu'elle envoie une escorte et il faut attendre la dite escorte, sinon... Une fois au monastère, c'est une vraie « assignation à résidence ». Interdiction lui est faite de sortir hors du périmètre du monastère, pas question d'aller faire ses courses à Médéa... En permanence, une ou deux voitures de police sont garées juste devant le portail d'entrée et des hommes, kalachnikovs en bandoulière, veillent ou plutôt surveillent. Les deux algériens qui travaillent sur l'exploitation sont constamment appelés au téléphone par les policiers pour savoir ce qui se passe... L'impression générale est qu'il y a une volonté d'étouffement de la part des autorités car le lieu représente une tache dans l'histoire du pays. Je suis frappé par les constructions qui entourent petit à petit la propriété qui n'est plus si isolée que cela. On a même fait construire une salle pour des combats de

boîte juste en bas des vergers... assurément, c'est un drôle de combat... Il est même prévue qu'une sortie de l'autoroute passe sous le monastère, amenant davantage de nuisance dans un lieu actuellement majestueusement silencieux. Peut-être cherche-t-on à couvrir le silence et la mémoire qui s'échappent de Tibhirine par quelques expédients sonores... Jean-Marie nous partagea également ce que pourrait être la suite de Tibhirine puisque chacun sait que la communauté du Chemin Neuf se montre intéressée sans vraiment avoir fait de pas très concrets. L'avenir nous dira si cette communauté se meut et vient s'installer durablement, Jean-Marie assurerait alors une période de transition avant de se retirer.

C'est Dieu qui conduit l'avenir, non nos ressources humaines. Et Dieu a vraiment voulu que ce monastère ne disparaisse pas, ce qui était probablement le désir des terroristes et des politiques.

Monseigneur Teissier nous fait part de sa vision de ce qu'est l'Église d'Algérie : une église pour 45 millions d'algériens, quelques milliers de chrétiens (dont de nombreux subsahariens) et 300 chrétiens algériens. C'est un défi, une goutte d'eau dans l'océan de l'islam et pourtant, de belles solidarités se vivent. Mais la question du renouvellement de cette Église de pose, c'est toute une génération qui vieillit ou disparaît et la relève, peu nombreuse, porte parfois d'autres aspirations ou d'autres modèles de « faire Église ».

Frédéric nous partage un peu de son expérience de déjà deux années de volontariat au monastère. Cette grande rencontre, dont tout ne peut et ne doit être rapporté ici, s'est vécue dans un climat d'écoute, d'une certaine compassion et d'émotion car celle-ci étreint évidemment le cœur de nos hôtes, particulièrement celui de monseigneur Teissier qui traversa tous ces événements et qui reste très pudique sur la manière dont il a vécu et dont il vit encore cela... un cœur de pasteur qui rend grâce mais qui, probablement, ne cessera jamais de saigner.

Vers 18h30 arrivent par petits groupes les hommes du village invités à partager un couscous avec nous dans les jardins. Les femmes, elles, sont restées chez elles, tradition musulmane oblige et nous le regrettons, évidemment... Pour un certain nombre, c'est la première fois qu'ils remettent les pieds au monastère depuis 20 ans. Nous retrouvons avec joie Mohamed, l'ancien gardien et certains de ceux qui travaillèrent à un moment ou à un autre avec les frères. Il y a également un bon nombre de jeunes qui ne les ont pas connus. Malgré la barrière de la langue (beaucoup de parlent qu'arabe), on arrive à se mélanger et à échanger. C'est un beau moment de convivialité avec cette cinquantaine d'Algériens liés, d'une manière ou d'une autre, au monastère et aux frères, ce fut également un signe de l'unité avec le village que vivaient nos frères. Et c'est aussi, ne soyons pas naïfs, un bon diner gratuit pour eux !!! Mais la longueur des échanges et la difficulté qu'eurent certains à quitter le monastère ne trompent pas non plus.

Nous nous retrouvons de nouveau tous réunis dans le scriptorium où je suis invité à parler de la cause de béatification des 19 martyrs. J'avais promis que ce serait plus bref que durant l'après-midi, mais les échanges se sont poursuivis plus tard que prévu ! Chacun regagna ensuite sa chambre ou sa cellule pour la nuit. Père Jean-Marie estima à plusieurs centaines nos anges gardiens policiers qui veilleraient sur notre sommeil durant la nuit... !!! Avant de gagner ma cellule, un tour dans le jardin de nuit me fit constater qu'il y avait aussi des anges gardiens « chiens policiers » ! Après une telle journée d'émotions, la nuit s'annonçait calme et paisible et... elle le fût !

Les réveils furent espacés dans le temps, nos hôtes veillaient sur nous avec une charité sans pareille pour que chacun trouve le nécessaire pour prendre son petit-déjeuner. Nous avons du temps libre jusqu'à 8h30, et mon réveil très matinal me permit de faire un grand tour de la propriété et de retourner de nouveau au cimetière pour saluer les frères de la part d'un bon nombre de personnes et je crois n'avoir oublié personne ! A 8h30, Jean-Marie emmena ceux qui le souhaitent visiter l'exploitation agricole du monastère. Toute l'exploitation est désormais passée au biologique, notamment grâce à des investissements faits en machinerie. 1500 pommiers, des figuiers et des cerisiers composent le verger qui se déploie en terrasses successives irriguées grâce, entre autre, à deux bassins de retenue d'eau. Des légumes sont aussi cultivés çà et là et, depuis peu, l'activité d'apiculture a repris. Toute la production est venue, soit directement soit transformée sur place en confitures, jus de fruits... Comme dit plus haut, Frédéric vient de se lancer dans la fabrication de fromage en achetant le lait à un fermier des alentours. Economiquement, le monastère est autosuffisant et la qualité des vergers en fait un lieu visité par des spécialistes agricoles. Je crois que c'est le seul verger de cette importance dans toute la région.

À 9h30, le frère Martin McGee, un moine irlandais vivant dans un monastère anglais, très impliqué dans le dialogue interreligieux donne une causerie dans la chapelle. Mais comme l'évêque d'Oran, monseigneur Vesco, arrive juste avant, je m'éclipse avec lui pour pouvoir discuter et échanger autour de la cause.

En le quittant, je tombe nez à nez avec une femme algérienne, Houria, qui fut le bras droit de frère Luc pendant près de 35 ans. C'est une rencontre touchante avec une belle personne qui ne comprend toujours pas comment on a pu toucher aux frères qu'elle connaissait tous. Puis c'est le tour de père Robert Fouquez qui fut ermite non loin du monastère et qui vécut les deux dernières années avec les frères. Bien que fort diminué par un accident de santé, je retrouve son regard bleu si profond. En me donnant une franche poignée de mains, il me dit : « Thomas ! ». Devant ma surprise (notre dernière rencontre remonte à 18 ans !), il ajoute : « Eh oui ! Je ne souviens ».

Arrive ensuite, avec force sirènes, l'ambassadeur de France accompagné du consul, les deux sagement escortés par 4 ou 5 gardes du corps dignes d'une *James*

*Bond* ! Un petit comité les accueille tandis que le reste du groupe profite encore un peu du calme qui règne au monastère. En effet, à 11h30, nous sommes rejoints par les 200 pèlerins du diocèse d'Alger et 50 autres qui viennent de Tizi-Ouzou. Autant dire que l'ambiance change du tout au tout ! Nous nous dirigeons tous vers le cimetière pour une célébration, sensiblement identique à celle de la veille. Le silence est impressionnant, les pèlerins font face aux tombes des frères : l'image qui me vient est celle de l'universalité de l'Église. L'Église d'Algérie est plurielle, multiraciale et multigénérationnelle. Il y a, bien entendu, un certains nombres de prêtres et de religieux-religieuses, mais aussi de très nombreux laïcs – chrétiens expatriés ou étudiants subsahariens – mais aussi quelques musulmans qui se sont glissés dans le pèlerinage.

Vient ensuite l'heure de la célébration de l'Eucharistie dans la chapelle du monastère qui est archi bondée (c'est peut-être la première fois de son histoire qu'elle l'est ainsi !). Trois évêques et une vingtaine de prêtres concélébrent autour de Père Jean-Marie. L'homélie est assurée par Dom André du Val-Notre-Dame. Il termine en lisant la préface signée par le Pape François dans un ouvrage qui vient de sortir *Tibhirine, l'héritage*, préface qui fit beaucoup parler durant notre séjour !

Tous se retrouvent ensuite dans les jardins du monastère pour un pique-nique géant : chacun a apporté quelque chose à partager. Je retrouve des sœurs augustines missionnaires espagnoles (deux de leurs sœurs font partie des 19 martyrs) qui me font profiter des richesses culinaires de leur pays ! Il règne une atmosphère très festive, et je me dis que c'est une petite récompense pour tous ceux qui ont rendu ce pèlerinage possible.

Le temps étant court, le repas à peine terminé et prolongé par bien des discussions, les pèlerins sont invités à se rendre à la chapelle pour écouter une conférence à deux voix de monseigneur Teissier et du Cheikh Bentounès, fondateur de la confrérie soufie proche des frères de Tibhirine, notamment par leur participation au Ribât-Es-Salaam. Là encore, je sèche la conférence pour faire visiter tout le monastère à Dom Eamon, tranquillement, en prenant le temps d'expliquer les lieux, les faits... Comme c'est sa première visite sur place, nous passons un long moment à arpenter la maison puis le cimetière. Nous revenons à la chapelle juste à la fin de la conférence lorsque les soufis commencent à chanter en arabe : une petite merveille.

C'est ensuite l'heure du départ car les bus doivent repartir à 16 heures. Chacun trouve une place dans le grand convoi et nous quittons Tibhirine, un peu vite à mon goût, le cœur plein de souvenirs et de beaux moments partagés. Même cirque dans les rues de Médéa avec notre escorte et les rues bloquées par la police à notre passage. Nous « profitons » quand même de la présence de l'escorte... le trafic est bloqué dans les gorges de la Chiffa et nos braves policiers gesticulent pour faire place à notre convoi... l'affaire nous fait gagner au bas mot une bonne heure ! Retour à la maison

diocésaine où les échanges, conversations, partages se poursuivent jusqu'avant le dîner et aussi après.

Dimanche matin, nous partons en bus à 8h30 pour nous rendre à la basilique Notre-Dame d'Afrique dans le quartier de Bab-El-Oued. Je suis frappé par la présence très nombreuse d'africains dans les rues. Père Jan m'explique que ce sont presque tous des migrants qui ont échoué là et qui n'ont pas l'intention d'aller plus loin. Musulmans pour la plupart, ils vivent de la mendicité ; et l'aumône étant une des cinq piliers de l'islam, ils gagnent en une journée ce qu'ils mettent au moins une semaine à gagner chez eux. Tout cet argent est envoyé à leur famille restée au pays. Mais que de souffrances et d'incertitudes... partagées par père Jan qui s'occupe d'eux comme il peut. Nous arrivons sur le parvis de la basilique qui offre un spectacle rare puisqu'elle est située sur une colline qui surplombe la baie d'Alger et la Méditerranée. Je retrouve les lieux, la maison du cardinal Duval située juste derrière qui abrita la tentative de réimplantation d'une communauté, la maison des sœurs augustines missionnaires juste dans le prolongement. La basilique, construite au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, a été entièrement restaurée extérieurement et intérieurement, elle est splendide ! Un Père Blanc nous fait visiter la basilique et commente les multiples fresques qui ornent les murs. Le chœur abrite une vierge noire, Notre-Dame d'Afrique et, dans l'abside, cette invocation reproduite « Notre-Dame d'Afrique, priez pour nous et pour les musulmans ». Une grande fresque, au fond du chœur représente Marie en gloire, vénérée par le cardinal Lavigerie, entourée de personnages évoquant le passé chrétien de l'Afrique du Nord : les saints Cyprien et Augustin, les saintes Perpétue et Félicité, Monseigneur Lavigerie, les martyrs de l'Ouganda (1886), le Père Siméon Lourdel (1853-1890), Charles de Foucauld et le cardinal Duval. Un transept abrite 19 céramiques à la mémoire des 19 religieux et religieuses assassinés dans les années 90 ainsi que la tombe de cardinal Duval.

À 10 heures, l'Eucharistie d'action de grâces est présidée par monseigneur Desfarges. Pour lui, l'Élise d'Algérie n'est pas centrée uniquement sur le soutien spirituel de ses membres, mais témoin de la charité du Christ pour tous, voulant entrer en relation avec leurs frères et sœurs musulmans.

Nous retournons ensuite à la maison diocésaine pour le repas puis viennent l'heure des premiers départs. Je rentre à Paris le soir, après quelques « péripéties » à l'aéroport, chargé du poids de ces jours : tout cela me dit quelque chose : d'abord que Tibhirine est vivant, Tibhirine n'est ni mort ni fermé. L'esprit de Tibhirine est à l'œuvre.

Père Thomas Georgeon